

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 30 juillet 1901

Discours prononcé par M. Athanase BASSINET, Sénateur de la Seine

Mesdames,
Messieurs,
Mes Chers Amis,

Le grand honneur qui m'est échu de présider cette cérémonie, je le dois à la sympathie et, si j'osais, je dirais, à l'amitié de M. Dalimier qui, sous le haut patronage de l'éminent Recteur de l'Académie de Paris, m'a proposé au choix du gouvernement de la République.

Je n'avais pourtant d'autre titre à cet honneur que mon affection pour cette maison dont j'ai connu les débuts, que j'ai vue prospérer, où je fus toujours accueilli avec tant de faveur, et qui, sous la savante et habile impulsion de celui qui préside à ses destinées, et grâce à la science et au dévouement de ses professeurs, est aujourd'hui en pleine épanouissement.

Je confondrai donc dans un même sentiment de gratitude le gouvernement de la République, M. Gréard et M. Dalimier.

Je sais, Mesdames et Messieurs, qu'il est d'usage pour un Président de distribution de prix de rassurer les élèves en leur promettant d'être bref. Comme tous les présidents, j'en prends l'engagement, et ce qui vaut mieux, je le tiendrai.

Les familles qui m'écoutent attendent de moi sans doute la réfutation des paroles qu'elles viennent d'entendre. De gros reproches ont été portés contre elles et je sens que pour les défendre elles comptent sur moi qu'elles savent attaqué aussi. Leur espoir sera déçu.

D'ailleurs si j'entreprenais cette tâche, de bref que j'ai promis d'être, je deviendrais prolix, tant serait grand mon embarras à répondre.

Je conviens cependant que M. le Professeur Lemain a été quelque peu sévère, mais, bien que je sois moi-même atteint par ses critiques – car il n'a pas fait d'exception – je dois à la vérité de dire que s'il a frappé fort, il a frappé juste.

Je le confesse avec regret, car il en coûte toujours d'avouer ses torts et encore plus de les proclamer publiquement. J'ajouterai même que le premier mouvement d'humeur passé, je lui sais gré d'avoir montré la vérité, sans réticences, et cela avec une netteté qui n'est pas sans courage.

Il y a bien quelque part dans son discours, un tableau un peu poussé au noir, et où il parle de « groupements auxquels, par habitude, on continue à donner le nom de familles, un certain nombre de personnes qui dorment sous le même toit et d'inent à la même table », et il s'écrie : « Où parvenez-vous à découvrir là un milieu, une atmosphère, un foyer ? ».

C'est peut-être de tous le seul passage où je me surprends en désaccord avec lui ; mais la peinture est si jolie qu'elle n'a probablement pas eu la nature pour modèle et l'on se contente d'admirer.

D'ailleurs, M. le Professeur Lemain a eu le soin de se ménager notre indulgence, car tout de suite, il ajoute prudemment : « C'est là un réquisitoire plutôt qu'un jugement. »

Mais où j'approuve sans réserve, c'est quand il exprime le vœu que la famille et le lycée ne se bornent pas à des visites de nécessité et de bienséance, mais entretiennent des relations solides et cordiales.

Voilà, Messieurs, un conseil que, pour une double raison, je vous propose de suivre, car si les choses se passaient comme le désire le professeur, nos enfants en bénéficieraient les premiers et nous y gagnerions, nous, de connaître, d'apprécier et d'aimer des hommes qui sont l'élite de la nation, à qui incombe la lourde tâche de préparer l'avenir, et parmi eux, le très distingué Maître dont vous venez d'applaudir le si remarquable discours.

Plus loin, M. le Professeur Lemain, après avoir brillamment développé une parole profonde de M. Lavisce, disant un jour aux étudiants « Savez-vous ce qu'il faudrait apprendre à vos parents ? – A vous aimer moins », veut bien en des termes qui m'ont profondément touché, me faire l'honneur d'en appeler à mon expérience.

Hélas ! je crains bien, moi aussi, d'être du nombre de ceux qui, comme vous le disiez tout à l'heure, mon cher Maître, sont dupes de leur cœur.

Les difficultés que nous avons rencontrées dans la vie, nous voulons les épargner à nos enfants. N'est-il pas naturel que nous écartions de leur route les pierres qui peuvent les faire trébucher ?

Il est vrai qu'à préparer ainsi leur avenir en substituant constamment notre initiative à la leur, ils ne seront pas de force à triompher des revers toujours possibles, et c'est alors qu'apparaîtront les conséquences de notre aveuglement et de notre imprévoyance.

Aux luttes soutenues, aux maux soufferts, aux heures sombres, a succédé le bonheur dans sa plénitude, et on est heureux que tout le monde autour de soi partage sa félicité.
N'est-ce pas humain ?

Vous le voyez, mon cher Maître, je n'ai pu que plaider les circonstances atténuantes, et je vous loue fort d'avoir dénoncé avec tant de fermeté ces erreurs de l'amour paternel.

Vous avez été indulgent pour les mères et vous avez bien fait. C'est leur fonction, c'est leur vocation de chérie, de choyer, et pour employer votre mot qui contient une critique « de gâter les enfants ».

Je me laisserais volontiers entraîner par ce sujet si attachant, mais je crois voir s'élever vers moi des regards qui, dans leur mutisme, ont une expression bien significative, et j'ai compris.

Je termine donc d'un mot, à votre adresse, mes chers amis : Aimez vos maîtres, aimez les maisons où ils vous instruisent.

Aimez la République. Aimez la Patrie.

Athanase BASSINET

(1850-1914)

Entrepreneur

Président du Conseil général de la Seine (1895-1896)

Sénateur de la Seine (1899-1914)

Maire du 15^{ème} Arrondissement (1906-1914)